

silence ses magnifiques tresses, qui faisaient ressembler sa tête à celle d'une statue antique, elle s'extasia tout haut sur ma chevelure d'or sur ma taille, sur mes traits, et elle allait poursuivre ainsi, pensant évidemment ne pas me déplaire, lorsque Lorenzo l'arrêta :

— Prenez garde, marquise, dit-il en souriant, vous ne connaissez pas encore Ginevra. Ne faites pas un pas de plus sur ce terrain ; c'en est un où personne ne peut s'aventurer que moi seul.

Il dit ces derniers mots avec un accent qui me fit battre le cœur et rendit Faustina silencieuse. Une expression plus rapide que le plus fugitif éclair traversa ses yeux bleus, et me sembla leur donner un éclat terrible. Elle reprit cependant bientôt son enjouement et l'aisance gracieuse de ses manières. Comme la plupart des femmes italiennes, elle possédait ce naturel, cette absence totale d'affectation qui donne souvent à leur conversation une originalité sans égale, et fait trouver ensuite factice et presque faux tout esprit moins spontané que le leur. C'est là un charme inexprimable qui entraîne, séduit, met à l'aise, et donne à leur coquetterie elle-même l'attrait de la simplicité.

Notre dîner fut gai, animé, le plus amusant de ceux auxquels j'eusse jamais assisté. Donna Faustina racontait mieux que personne sans avoir l'air de chercher à se faire écouter. Elle savait contrefaire les autres femmes sans paraître méchante, ou bien chanter leurs louanges avec un élan qui la faisait paraître elle-même plus charmante que celles dont elle parlait. Parfois aussi elle changeait de ton, et, après avoir fait rire aux éclats, elle pouvait intéresser par un récit sérieux qui révélait chez elle, à côté d'une gaieté presque exubérante, un esprit viril et cultivé.

Bref, lorsqu'elle était présente, on ne pouvait penser qu'à elle, et celles-là même que, sciemment ou sans le vouloir, elle jetait dans l'ombre, ne pouvaient pas plus nier que combattre le charme qui les éclipsait.

À la fin du dîner, je me rappelai pourtant avec quelque surprise la conversation qui, peu d'heures auparavant, m'avait si fortement émue, et je me demandai si c'était bien là cette femme mélancolique et délaissée dont le sort avait fait couler mes larmes.

On eût dit qu'elle avait lu dans ma pensée, car lorsque nous nous retrouvâmes en plein air, elle quitta le bras de Lorenzo et vint prendre le mien.

— Ginevra, me dit-elle tout bas, vous me voyez heureuse et gaie comme un enfant ce soir. C'est que je ne me sens plus seule aujourd'hui ; c'est que j'ai retrouvé non-seulement des amis, mais une sœur !... C'est que je vous remercie et je vous aime !

Les Champs Elysées étaient illuminés. Nous pouvions nous voir comme à la clarté du jour : son regard était attendri et sincère. Peut-être disait-elle encore vrai, et peut-être, en effet, avait-elle assez peu étudié sa propre pensée pour se persuader à elle-même que ce roman d'amitié auquel elle voulait me faire croire était une réalité. Quoi qu'il en soit, l'illusion ne fut longue ni pour elle, ni pour lui, ni pour moi.

La musique me fit du bien, et je l'écoutai quelque temps en silence. Faustina était assise à ma droite, Lorenzo près d'elle, Lando à côté de moi.

— Bravo ! ma cousine, me dit celui-ci à voix basse, dès que le premier morceau fut terminé. Grâce au ciel, votre empire est encore tout ce qu'il doit être !... Je n'en suis pas surpris, mais j'en suis charmé !

Tant de choses avaient traversé mon esprit depuis mon dernier entretien avec lui, que je ne savais plus ce qu'il voulait dire.

— Vous avez su persuader à Lorenzo de quitter Paris ?

— Non, c'est lui qui m'a spontanément proposé de partir.

— En vérité ! Et quand cela ?

— Hier au soir.

— Et à quel jour est fixé votre départ ?

— A lundi prochain.

— Huit jours encore ! c'est long... Malgré mon chagrin personnel de ne plus vous voir, j'aurais voulu que ce départ eût lieu plus tôt.

— Moi aussi, murmurai-je, presque sans savoir pourquoi ; car, dans ce moment-là, les inquiétudes de Lando ne me préoccupaient nullement.

— Tâchez, du moins, de lui faire passer toutes ses soirées comme celle-ci. Votre amie est aimable, elle l'amuse ; elle pourra être pour lui une utile distraction.

— Lando, taisez-vous ! m'écriai-je avec une vivacité que je ne pus maîtriser, et qui lui fit faire une petite exclamation de surprise.

Mais je repris bien vite, craignant qu'il ne m'eût devinée :

— Oui, de grâce, taisez-vous pendant qu'on joue cette marche du *Prophète*. Je veux l'écouter tranquillement.

Mais je n'écoutais pas la marche du *Prophète*, je n'écoutais, je n'entendais rien que la voix de ceux qui causaient près de moi. Ce fut d'abord gaiement, comme tout à l'heure, sur des sujets en apparence indifférents, mais où se mêlaient les noms de personnes et de lieux que je ne connaissais pas... des souvenirs étaient éveillés qui m'étaient entièrement étrangers... Bientôt il y eut entre eux un long silence... Lorsque ensuite ils reprurent leur conversation, ce fut à voix basse, et il ne me fut plus possible de la suivre.

Lorenzo et Lando revinrent à pied, et moi je ramenai donna Faustina chez elle. Avant de nous séparer, nous nous embrassâmes encore une fois en nous disant : *Ad revoir !* Mais, après l'avoir quittée, je songai sans regret qu'avant la fin de la semaine je lui aurais dit adieu pour longtemps, et peut-être même déjà n'eusse-je pas été fâchée que ce fût pour toujours.

XXI

Pendant cette semaine, que Lando trouvait longue et qui le fut, en effet, assez pour bouleverser toute ma vie, que se passa-t-il ?... En apparence, rien qui différerait beaucoup de la soirée que je viens de décrire ; rien qui ne semblât même être amené naturellement par l'intimité qui venait tout à coup de s'établir entre donna Faustina et moi, et dont, seule, je semblais n'avoir point oublié la date récente. Mais peu à peu, je pourrais en vérité dire d'heure en heure, je sentais grandir à côté de moi une influence cachée, subtile, puissante, et l'instinct secret de mon cœur, un instant endormi, se réveilla violemment et me rendit la souffrance amère du doute, de l'inquiétude et des plus cruels soupçons. Toutefois, comme rien de nouveau ne paraissait les justifier, je m'efforçai de les dissimuler, de crainte de me rendre haïssable et de perdre aux yeux de Lorenzo le charme dont m'avait revêtu ma généreuse confiance. Continuer à la lui témoigner, n'était-ce pas, d'ailleurs, l'obliger à la mériter ?... Faustina pourrait-elle me trahir, tandis que je redoublais envers elle de cordialité et de tendresse et que je me faisais à elle comme à une amie ? Et n'était-ce pas en quelque sorte me protéger moi-même que les obliger ainsi, l'un et l'autre, par l'honneur, à ne pas me tromper.

Mais, on le sait, l'honneur, en pareil cas, l'honneur tout seul, sans un frein divin subi par la conscience, est une barrière faible et dérisoire. Ceux qui se figurent ne l'avoir pas franchie l'ont parfois fait insensiblement reculer devant eux, et se croient encore dans ses limites lorsqu'ils sont déjà bien loin du lieu où ils l'avaient d'abord élevée...

Cette barrière mobile se transporte d'ailleurs bientôt sur le terrain ennemi, et cet honneur purement humain, gardien insuffisant du plus solennel serment, après avoir brisé le lien d'un devoir sacré, s'enchaîne souvent ensuite à un devoir imaginaire, et (suivant le code sauvage, qui coïncide dans notre monde civilisé le code évangélique) il persuade à celui dont il est le seul guide, qu'il deviendrait déloyal s'il cessait d'être traître !

C'est là une triste et banale histoire, souvent racontée dans ce monde sans évoquer autre chose qu'un sourire ou un haussement d'épaules de la part de ceux-là même qui frémissaient d'indignation si on les croyait capables de trahir la confiance d'un de leurs amis ; que dis-je ? celle d'un inconnu, celle même d'un ennemi !

Je n'entreprendrai point de suivre Lorenzo dans cette phase obscure de son existence. Je ne chercherai pas non plus à pénétrer dans l'âme de Faustina ; je dirai seulement l'influence qu'eut sur la mienne son apparition dans ma vie, car le récit même que j'ai entrepris est celui de la douloureuse épreuve, du formidable danger et de la grâce insigne qui en furent la suite !

Pendant cette dernière semaine de notre séjour à Paris, mes journées se partageaient d'une manière étrange, entre madame de Kergy, qui tous les matins venait me prendre pour faire les courses que nous avions projetées, et donna Faustina, avec laquelle je me trouvais inmanquablement tous les soirs. C'était passer chaque jour d'une sphère à une autre absolument contraire, et il me semblait subir une transformation périodique, et devenir moi-même, selon les heures, une personne aussi différente que l'étaient l'une de l'autre ces deux femmes, dont je me trouvais ainsi presque simultanément rapprochée, et que cependant je ne voyais jamais ensemble.

Mais chaque jour davantage j'appréciais l'intimité bienfaisante qui avait pris nais-

sance le même jour que cette autre intimité à laquelle j'hésitais encore à donner son vrai nom, et je trouvais de plus en plus heureuse et salutaire cette impression du matin, qui venait chaque jour me distraire des pensées troublées de la soirée précédente. La douceur et la dignité simple de madame de Kergy s'alliaient à un noble esprit et à un grand cœur : quoi qu'elle fût un peu imposante, on était à l'aise avec elle, parce qu'elle comprenait tout, ne critiquait rien, et ne donnait à personne d'autres leçons que celles de son exemple. Je m'estimai heureuse de la voir souvent, et j'aurais voulu lui obéir toujours.

Je parcourus donc ainsi, avec elle, le Paris de la charité, qui me fit en même temps connaître le Paris de la misère, et il me sembla n'avoir jamais compris auparavant jusqu'à quel degré pouvaient aller l'une et l'autre. A coup sûr, cependant, la misère et la charité sont de tous les pays et de tous les climats. Nous avons aussi, assuément, *des pauvres parmi nous*, et l'Italie méridionale est par excellence, dit-on, le pays des mendicants et des malheureux ; toutefois, lorsque ma pensée me transportait aux portes du couvent où don Placido distribuait chaque jour des secours, sans grand discernement peut-être, mais accompagnés de pieuses paroles acceptées par ceux à qui il les adressait comme une aumône presque aussi bonne que l'autre, je me demandais si ce dernier trait ne rachetait pas un peu et l'excès de la pauvreté et l'absence d'une méthode plus sévère et plus juste de la secourir ? Et en voyant ensuite, à Paris, la misère profonde aggravée par le climat, et souvent aigrie par la haine ; en approchant de ces foules, avides des biens de ce monde et chez lesquelles l'espérance de ceux du ciel est éteinte, je me demandais aussi s'il pourrait exister jamais ici-bas une compensation possible à donner aux pauvres privés de la bienheureuse foi qui les console, les grandit et les ennoblit. Oui, les *ennoblit*, le mot n'est pas trop fort pour exprimer la réalisation vivante de l'Évangile que j'avais souvent observée en suivant Ottavia et Livia dans ces pauvres demeures où elles étaient si bien accueillies : « Ah ! signora ! disaient parfois ces soi-disant misérables, en nous regardant d'un air de compassion ; oui, nous prions Dieu pour vous, et le Seigneur nous entendra, car, enfin, vous le savez, nous autres pauvres, nous sommes ses amis, c'est à nous, et non pas aux riches qu'il a voulu ressembler. »

Une foule de paroles du même genre flottaient dans ma mémoire, tandis que je suivais ma noble et sainte amie dans ces réduits où elle exerçait et apprenait à sa jeune fille à exercer avec elle une double mission de charité.

Un jour surtout, en voyant la charmante Diane agenouillée près du lit d'une pauvre vieille malade, incurable et incrédule, je me souvins de ce mot sorti à Naples des lèvres d'une pauvre femme qui avait imploré, par l'intercession d'un saint, la guérison d'une longue infirmité, et qui l'avait obtenue : « Ah ! *mia cara signora* !... les médecins sont pour les riches ; mais nous, nous avons pour nous les saints. »

— Il faudra raconter tout cela à Gilbert, me dit madame de Kergy après m'avoir écoutée en souriant ; malgré l'intérêt avec lequel il s'occupe de tout ce que l'on découvre et de tout ce que l'on invente en toutes choses, il n'est pas incapable de comprendre cette solution, la plus haute et la plus simple de toutes, de la grande difficulté qui se représente sous tant de formes différentes, et il conviendrait sans peine que, vue dans cette lumière et comprise de cette façon-là, l'inégalité des situations sur terre change singulièrement d'aspect.

Ce n'était pas la première fois que j'entendais nommer ainsi Gilbert de Kergy, depuis que je voyais journellement sa mère. Celle-ci m'avait entre autres parlé un jour

du but de plusieurs associations dont il était un membre actif.

— Il vous eût expliqué tout cela bien autrement que moi, ajouta-t-elle ; mais je l'ai vainement pressé de nous escorter dans celles de nos courses où nous devions parcourir ce que je nomme *son domaine*. Il s'y est absolument refusé, et quelque habitué que je sois à sa sauvagerie, elle m'afflige, car il s'y livre souvent ainsi au déshonneur des autres et de lui-même.

Un jour, cependant, j'avais trouvé sa carte à ma porte en entrant ; mais, depuis la séance à l'hôtel de Kergy, je ne l'avais plus rencontré une seule fois.

Nous en étions au samedi, avant-veille de notre départ, et ce jour était celui de ma dernière promenade avec madame de Kergy. Je me sentais en proie à une foule de sentiments confus et contradictoires : triste de me séparer d'elle, agitée et mélancolique, et cependant impatiente de quitter Paris, où maintenant il me semblait ne plus voir partout que deux grands yeux bleus qui me suivaient partout. Et d'autre part, cependant, un étrange et inexplicable regret me serrait le cœur lorsque je songais à ce monde où je n'avais pas pénétré mais dont je devinais l'existence comme celle d'une région où j'aurais voulu transplanter ma vie et celle de Lorenzo pour leur faire porter des fruits meilleurs. En causant avec madame de Kergy, il m'avait semblé plus que jamais entendre que je n'avais point imaginé une chimère, et que, ce qui était l'objet de mes vœux, se fût réalisé sans peine si... J'hésitais encore à formuler toute ma pensée. Néanmoins, elle était là, vivante, présente, poignante.

MME. AUGUSTUS CRAVEN.

(A continuer.)

Les annonces de naissance, mariage ou décès seront publiées dans ce journal à raison d'unécu chaque.

DECES

A Repentigny, le 25 mars, à l'âge de 9 ans et 6 mois, Alexina, enfant de M. Joseph Ethier.

A Pau, France, le 1er mars dernier, à l'âge de 98 ans, Winnifred Blackburn, épouse de Montacute Fitzwygram, écuyer, de Tudor Hall, Yorkshire, et petite-nièce du très honorable et révérendissime Lancelot Blackburn, D. D., archevêque de York en 1740.

ACTE DE FAILLITE DE 1869.

CANADA }
PROVINCE DE QUEBEC }
District et Cité de }
Montréal. }
DANS LA }
DANS L'AFFAIRE DE GEORGES E. DESBARATS, }
FAILLI. }
COUR SUPÉRIEURE.

MARDI, le sixième jour d'Avril prochain, le soussigné demandera à la dite cour une décharge en vertu du dit acte.
Montréal, 27 février 1875.
6-12-5-90 GEORGES E. DESBARATS.

UN ENTRE MILLE !

CONSOMPTION GRIÈVE.—Alors que la mort du pauvre CONSOMPTIF était attendue d'heure en heure, tous les remèdes étant restés sans résultat, le hasard fit trouver au Dr. H. James un remède au moyen duquel il guérit son unique enfant avec une préparation de *Cannabis Indien*. Il donne aujourd'hui la recette de cette préparation moyennant deux estampilles, pour payer les frais de port. Il n'existe aucun symptôme de Consommation—Transpiration Nocturne, Irritation Nerveuse, Expectoration difficile, Douleurs Aiguës dans les Poinçons, Nausées de l'Estomac, Inaction des Intestins, Affaiblissement Musculaire—qu'elle ne détruise radicalement. Adressez : CRADDOCK & CO., 1632, Race St., Philadelphie, donnant le nom de ce journal.—6-11-13-93

O. FRECHETTE,

LIBRAIRE-ÉDITEUR,
CAISSE D'ÉCONOMIE, RUE ST. JEAN, N. V., QUÉBEC.

On trouvera dans la Librairie de M. OVIDE FRECHETTE un choix complet de livres d'Église très-élégamment reliés avec agrafes et coins imitant parfaitement l'or et l'argent, objets de piété en général, Fantaisies pour étagères, Statuettes d'un fini irréprochable, Gravures fines, Chromos Variés, Albums pour Photographies, Fournitures de Bureau, Papeterie fine, Boîtes de Mathématiques, de Couleurs, Plumes et Porte-Plumes d'or et d'argent, etc., etc., etc. Mr. O. FRECHETTE tient aussi les livres Classiques, la Littérature des meilleurs Auteurs Français et Anglais. Les amateurs du beau, sont instamment priés de venir visiter cet établissement.
5-49-52-4

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE ROYALE CANADIENNE

CONTRE LE FEU ET LES ACCIDENTS DE LA MER.

CAPITAL SOUSCRIT. - - \$5,000,000.00

Comptant plus de 2000 Actionnaires.

Les Fonds destinés au paiement des Réclamations s'élèvent à près d'un Million de Dollars.

Cette Compagnie est prête à accepter toutes espèces de Risques contre le Feu à des taux modérés. Toutes les Réclamations seront payées immédiatement après que la perte sera établie.

BRANCHE DE LA MARINE.

Cette Compagnie est prête à émettre des polices sur les Navires de Navigation Intérieure, et sur la cargaison portée par les voiliers et les vapeurs de navigation intérieure à des taux... avantageux que toute autre Compagnie de première classe. Des Polices à découvert pour des risques de navigation intérieure sont émises à des Taux Spéciaux. Les Pertes sont évaluées d'une manière équitable et promptement payées au Bureau principal.

DIRECTEURS.—J. F. SINCENNES, Président. JOHN OSTELL, Vice-Président.
ANDREW WILSON, M. C. MULLARKY, J. R. THIBAudeau, L. A. BOYER, M. P.,
W. F. KAY, HORACE AYLWIN, ANDREW ROBERTSON.
Gérant Général, ALFRED PERRY. Secrétaire-Trésorier, ARTHUR GAGNON.
Gérant du Département de la Marine, CHAS. G. FORTIER.

BANQUIERS :—BANQUE DE MONTREAL BANQUE DU PEUPLE.